

Erasme, *Lettre à Jean de Heemstede*, Bâle, 1527, sur la mort de l'imprimeur Frobenius

J'ai supporté très raisonnablement la mort de mon propre frère et je ne puis endurer la perte de Froben. Mon chagrin est certes très justifié et ce n'est pas lui qui m'irrite; mais sa démesure et son excessive durée m'indignent. Enfin, de même que de son vivant mon amour pour lui n'avait pas qu'une seule raison, de la même façon le regret qui me fait souffrir de sa disparition n'a pas qu'une seule raison. Car la providence semblait nous avoir donné cet homme pour l'ornement et le progrès des études libérales; et je l'aimais pour cela davantage que pour son affection pour moi et la parfaite droiture de sa vie.

Qui pourrait donc ne pas aimer un pareil esprit ? avec un ami il était tout amitié, si simple et si sincère que même s'il avait voulu simuler ou dissimuler quelque chose, sa nature aurait pris le dessus pour l'en empêcher; si empressé et si avide de faire du bien à tous qu'il se réjouissait même si ses bienfaits profitaient à des gens qui n'en étaient pas dignes. Aussi était-il aimé et apprécié même des banqueroutiers et des voleurs. Si un voleur lui prend de l'argent, si un débiteur de mauvaise foi en retient indûment, il mentionne cette perte avec la bonne humeur que montrent les autres quand ils font un bénéfice inespéré. Sa probité était si parfaite qu'il mérite plus que personne qu'on lui applique le proverbe "on peut jouer à la mourre avec lui dans le noir" et, incapable de tromper personne, il était aussi incapable de faire porter un tel soupçon sur personne, quoiqu'il ait été assez souvent joué. Quelle maladie est la jalousie, c'est ce qu'il n'a jamais pu se représenter, comme les aveugles de naissance ne peuvent imaginer ce qu'est la couleur. Il donnait son pardon aux offenses quelle qu'en soit la gravité, avant même que l'offenseur ne l'ait demandé. Il était bien incapable de garder le souvenir d'une injure, et bien incapable d'oublier un service, même le plus banal.

Et pourtant, à mon avis, il avait trop de bonté pour un père de famille soucieux de ses intérêts. De temps en temps je le sermonnais pour l'engager à se comporter normalement avec ses véritables amis, mais à se contenter de gratifier les imposteurs de paroles, et à prendre garde à ne pas subir à la fois une perte et un ridicule. Il souriait gentiment, mais je chantais ma chanson à un sourd. Sa candeur battait tous les conseils. Et moi, quel piège ne me tendait-il pas ! comme il était à l'affût de l'occasion pour m'imposer quelque présent ! Et je ne l'ai jamais vu plus content que quand, par ruse ou par prières, il avait réussi à me faire accepter quelque chose. Il fallait la plus grande prudence pour éviter ses pièges. Et ma rhétorique ne m'a jamais tant servi que pour trouver un prétexte pour refuser ce qu'il me mettait dans les bras sans le fâcher. Car je ne pouvais supporter de le voir triste. Si par hasard j'avais envoyé mes serviteurs acheter du tissu pour un vêtement, il avait flairé la chose et avait déjà payé sans que je me doute de rien; et aucune prière n'aurait pu le contraindre à accepter un remboursement. Je devais le tromper de la même façon si je voulais qu'il ne perde pas son argent. Tel fut notre interminable débat, bien différent de ce qui se passe ordinairement quand l'un s'efforce de racler le plus possible, et l'autre de donner le moins possible. Je n'ai jamais pu obtenir qu'il ne donne rien du tout; en tout cas je suis bien persuadé que toute sa maison témoignera que j'ai usé de sa bonté avec la plus grande modération.

Tous les travaux que j'entreprenais, c'était pour l'amour des études. Et lui qui paraissait né pour les honorer, les rehausser, les faire progresser, lui qui ne marchandait ni sa peine ni ses veilles, s'estimant assez payé s'il mettait aux mains des hommes un bon auteur avec toute la dignité convenable, comment aurais-je pu me faire le parasite d'un homme animé de pareils sentiments ? Quand il étalait devant moi et ses autres amis les premières pages de quelque auteur important, comme il sautait de joie, quel air de bonheur, quel triomphe ! On aurait dit qu'il avait déjà été abondamment payé de toute sa peine, et qu'il n'attendait pas d'autre récompense. Je n'augmenterai pas ici la gloire de Froben en accablant autrui. On sait trop les fautes et la laideur des éditions que nous envoyèrent certains imprimeurs, même de Venise et de Rome. Au contraire, de sa maison et en peu d'années, quels volumes sont sortis et avec quel éclat ! Et il sut toujours éviter à son atelier la souillure des pamphlets (qui ne furent pas un maigre profit pour d'autres) ne voulant pas que la malveillance se mêlât aux lettres et aux études.

Il avait imprimé deux fois Jérôme. Il voulait rééditer Augustin avec un égal éclat, et plusieurs de ses amis, moi entre autres, essayaient de l'en détourner, mais il y avait voué si complètement toute son ardeur que dans sa société on répétait souvent : "Il ne désire prolonger sa vie qu'autant qu'il faudra pour achever Augustin." Il a vu les deux premiers tomes terminés. Son vœu était pieux, son intention digne de l'immortalité; mais l'éternelle providence en a décidé autrement : ses desseins sont impénétrables; il ne nous est pas permis de chercher à les comprendre et il nous est interdit de les blâmer.

Il était déjà assez âgé, mais sa santé était si solide, si vigoureuse que de toute sa vie il n'avait jamais été malade. Voilà six ans il tomba du haut d'un escalier sur un sol pavé de briques. C'était bien une chute à se tuer ! Il se remit pourtant, mais le mal avait, comme il est normal, laissé des traces dans son organisme, quelque effort qu'il fit pour le cacher. Il avait l'âme si noble qu'il répugnait à se plaindre. L'année qui précéda sa mort il fut saisi d'une effroyable douleur dans le talon droit. Et les médecins d'accourir avec leurs bons offices qui ne faisaient qu'exaspérer le mal, car ils n'étaient pas d'accord sur la maladie et essayaient tour à tour leurs remèdes; il s'en trouvait même pour prescrire l'amputation du pied. Enfin vint un médecin étranger qui stabilisa la douleur; elle était maintenant supportable et permettait à Froben de dormir et de manger. Finalement il se rétablit si bien qu'il alla deux fois à Francfort à cheval : le mal ne subsistait plus que dans les orteils du pied droit; il ne pouvait les plier, mais le reste allait bien. Je lui conseillai souvent - et son médecin aussi - de sortir moins fréquemment ou de ne pas sortir sans s'être assez habillé pour se protéger du froid : il ne nous écouta pas; il se serait cru déshonoré de changer la moindre chose à ses habitudes et de laisser voir qu'il était malade. Mais déjà la paralysie s'était aussi emparée de deux doigts de la main droite, prélude de la maladie proche. Il le cacha aussi, trouvant peu viril de rien céder à la maladie. Enfin un jour qu'il faisait je ne sais quoi en hauteur, saisi d'un malaise probablement, il tomba en avant sur le sol, se blessant gravement à la tête. On le porta sur son lit : il n'ouvrait pas les yeux, il semblait privé de sens et ne donnait aucun signe de vie : il agitait seulement la main gauche; car cette paralysie qu'il avait cachée, avait pétrifié tout le côté droit. Il resta ainsi pendant deux jours, dans le coma; à l'approche de la mort il sortit de son engourdissement, retrouva un peu et avec peine l'œil gauche, mais sans parler, et ne survécut pas plus de six heures.

Ainsi notre Froben, enlevé à la terre, a gagné une vie plus heureuse, laissant sa femme, ses enfants, ses amis, dans un amer chagrin, profondément regretté de ses concitoyens et de tous ceux qui le connaissaient. Pour sa mort, tous ceux qui cultivent les bonnes lettres auraient dû prendre le deuil, laisser libre cours à leurs larmes et à leur chagrin, orner son tombeau d'ache et de petites fleurs, y verser des libations, y brûler des parfums si ces offices étaient de quelque profit. Mais en tout cas, pour montrer notre reconnaissance, prions bien tous pour le défunt, donnons à sa mémoire les louanges qu'elle mérite, soutenons l'atelier de Froben : car il ne cessera pas son activité par suite du décès de son maître, mais au contraire il emploiera toutes ses forces à continuer en plus grand et en mieux ce que Froben avait commencé.

Peut-être reçois-tu les épitaphes de Dorp un peu plus tard que tu n'attendais, mais tu gagnes à avoir attendu.

Epitaphe de Jean Froben par Erasme de Rotterdam :

Cette pierre couvre les os desséchés de Jean Froben;
Sa renommée immortelle brille dans le monde entier.
Elle lui vient de sa vie pure comme neige et de ses efforts pour les lettres
Qui aujourd'hui gisent tristement privées de leur père.
Il a rendu et orné les monuments des anciens sages par sa science, son travail, ses
soins, son argent, son amour, sa foi.
Justes divinités, donnez-lui dans le ciel une vie éternelle.
Sur terre grâce à nous sa renommée sera éternelle.

Du même pour le même en grec :

*Ici repose Jean Froben imprimeur.
Personne n'a plus fait pour le bien des lettres.
Ne pleurez pas sa mort. Il vit, il respire et respirera toujours
Par son âme, sa renommée, et les livres qu'il a laissés.*

Erasme, Paris, éditions Robert Laffont, collection "Bouquins", 1992, p. 1138-1142.